

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

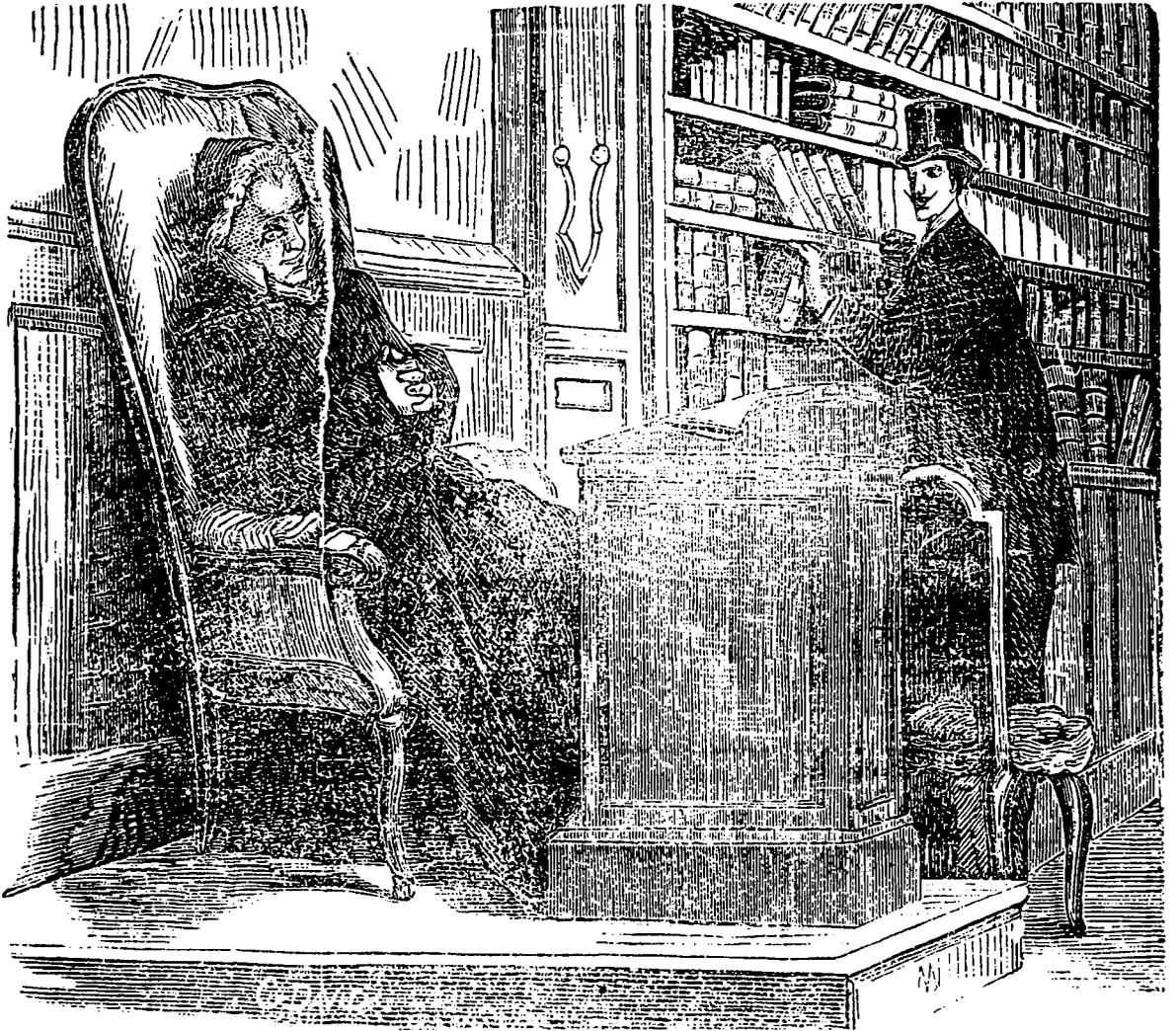
- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# Le Canadien Illustré

RECUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

<b>PREMIERE ANNEE.</b>	Paraissant le <b>JEUDI.</b>	<b>NUMERO 37.</b>
<b>ABONNEMENTS.</b>	<b>2 CENTS</b>	<b>ADMINISTRATION ET REDACTION:</b>
Un an ..... \$ 1.00	<b>LE NUMERO.</b>	<b>32 RUE BONSECOURS</b>
Six mois ..... 50		Boite 1553, Bureau de Poste, Montréal.
Trois mois ..... 25		

MONTREAL, 19 JANVIER 1882.



Le conservateur dormait profondément. (Page 344, col. 1.)

## PÉRINE ROSIER.

(Suite.)

—Il s'agit de la chose du monde la plus simple. L'ami que je viens voir ce matin, est un très-jeune homme, un étudiant en droit, sinon mon parent, du moins mon allié d'assez près. Je m'intéresse beaucoup à ce jeune homme...

— Je le comprends, car il est charmant, interrompit le docteur Perrin.

— Vous le connaissez ? demanda Gontran stupéfait.

— J'ai eu le plaisir, hier, de dîner avec lui, et j'ai été tout à fait enchanté de ses manières et de son esprit.

Gontran regarda le médecin avec inquiétude ; mais la physionomie calme et sérieuse de Louis Perrin lui parut complètement rassurante.

— Ce cher docteur est naïf, pensa le roué, il ne s'est aperçu de rien.

Puis, tout haut, il continua :

— Notre étudiant a fait à Paris quelques sottises, que je serai sans doute chargé de réparer..... Oh ! rien de grave... seulement des dettes d'un chiffre assez rond. Le jeune drôle est un délicieux mauvais sujet. La comtesse de Kéroual, sa

cousine au quatrième degré, est furieuse; elle ne veut, sous aucun prétexte, entendre parler de lui en ce moment (une colère qui passera vite, vous m'entendez bien), et elle ignore sa présence à une lieue et demie de chez elle. J'ai jugé à propos, jusqu'à nouvel ordre, de ne lui rien dire à ce sujet, et je vous prie, quand nous aurons le plaisir de vous voir au château, de garder le silence sur notre rencontre d'aujourd'hui. Voilà, mon cher docteur, le service que j'attends de vous.

— Monsieur le baron peut compter sur une absolue discrétion, répondit Louis Perrin en s'inclinant.

— Je vous en remercie d'avance.

— Monsieur le baron n'a pas autre chose à me demander ?

— Absolument rien. Je me ferais scrupule de vous retenir plus longtemps loin de vos malades, et je m'empresse de vous rendre à vos nombreuses occupations.

Les deux hommes se saluèrent, et le docteur Perrin s'éloigna, en murmurant tout bas :

— M. le baron de Strény épouse, dit-on, dans quelques jours, Mme la comtesse de Kéroual, et il vient visiter mystérieusement, à l'auberge du *Chevreuil d'Argent*, une jolie fille venue de Paris et déguisée en joli garçon. Si ça n'est pas une intrigue dans toutes les règles, il faut convenir, du moins, que cela y ressemble beaucoup. Pauvre Mme de Kéroual ! si charmante et si bonne, la tromper, avant même d'être son mari !... Ah ! je ne veux pas le croire ; car, en vérité, ce serait trop mal !

Gontran, de son côté, se disait en regardant le docteur traverser la cour :

— Il ne soupçonne rien, et, d'ailleurs, il a quelque intérêt à m'être agréable, puisqu'une fois marié, il dépendra de moi seul de lui conserver la clientèle du château. Toute réflexion faite, je crois qu'il tiendra sa promesse, et que je puis sérieusement compter sur son absolue discrétion.

— Monsieur le baron veut-il monter ? demanda Monique Clerget en intervenant, il ne faudrait pas faire attendre le déjeuner, qui cesserait d'être digne de monsieur le baron.

— Je vous suis, répondit Gontran, en s'engageant dans l'escalier derrière l'aubergiste.

XXII.—*Le tête-à-tête.*

L'auberge du *Chevreuil d'Argent*, comme d'ailleurs la plupart des hôtelleries de province, était traversée dans toute la longueur du premier étage par un couloir formant galerie sur la cour, et coupé, de dix pas en dix pas, par des portes numérotées.

Mme Clerget fit tourner le bouton de l'une de ces portes, qu'elle ouvrit en s'écriant :

— Monsieur le baron, voilà la chambre bleue, c'est là que votre ami vous attend. Moi, je retourne à mes fourneaux, vous serez servi dans cinq minutes.

Gontran franchit le seuil de la chambre désignée. Une main rapide referma la porte derrière lui, et Olympe Silas, se précipitant dans ses bras, l'étreignit et l'embrassa avec une impétuosité si grande que le baron, quelque peu déconcerté, se dit à lui-même :

— Oh ! oh ! ces baisers-là m'inquiètent ! j'avais espéré plus de froideur ; la lutte sera rude.

Puis, comme il ne voulait pas donner barre sur lui, en ren-

dant à sa maîtresse étreinte pour étreinte et baiser pour baiser, il jugea prudent de se tenir en quelque sorte sur la défensive, et, sans repousser Olympe, il manifesta cependant par son attitude, de la façon la plus claire, qu'il y avait entre elle et lui toute une cuirasse de froideur.

La pécheresse était fille à comprendre à demi mot.

Entraînée par la fougue d'une de ses passions violentes que les courtisanes ressentent parfois (amour matériel et profane, mais qui n'en est pas moins de l'amour), Olympe avait senti bondir son cœur en voyant paraître Gontran, et elle avait obéi sans réflexion au sentiment impérieux qui la poussait dans ses bras. Mais il ne lui fallut qu'une seconde pour deviner que le cœur du baron de Strény ne battait point à l'unisson du sien.

Ce fut la goutte d'eau glacée qui concentre et précipite en un instant une vapeur d'eau brûlante.

Olympe se recula brusquement et murmura d'une voix très-basse, mais parfaitement distincte :

— Ah ! c'est ainsi ! Tu m'apportes la guerre ! Eh bien, soit ! je l'accepte.

— La guerre, répondit Gontran, qui voulait bien la froideur, mais non l'hostilité. Ceci est une erreur, mon enfant ; il ne saurait y avoir de guerre entre nous. Mais j'ai, je crois, le droit d'être surpris...

La jeune femme interrompit le baron.

— Ni surprise, ni explication en ce moment du moins ; lui dit-elle, j'entends dans l'escalier les pas lourds de la maîtresse de l'auberge et de sa servante, l'heure serait mal choisie pour entamer l'entretien sérieux que nous devons avoir ensemble. Il n'y a point ici d'Olympe Silas, et vous êtes présentement chez votre ami Léon Randal, étudiant de première année.

— Soit, répondit Gontran en souriant.

La Parisienne aussitôt entra, ou plutôt rentra dans le rôle que lui imposait son costume, et s'écria d'un ton assez haut pour être entendu depuis le couloir :

— Que vous êtes aimable, mon très-cher, d'avoir accepté ma modeste invitation ! Quel plaisir de serrer la main d'un ami tel que vous, à cent cinquante lieues de Paris ! Asseyez-vous, cher bon, et dites moi si vous avez grand appétit.

— Franchement, répondit Gontran, je meurs de faim.

— Tant mieux, cent fois tant mieux ! le déjeuner va venir et je vous promets que ce sera tout simplement un chef-d'œuvre. L'hôtesse du *Chevreuil d'Argent* est sans contredit le premier cordon-bleu de France et de Navarre.

A ce moment Monique Clerget apparut, chargée de plats et suivie de Marie-Jeanne portant un panier amplement garni de bouteilles.

La physionomie radieuse et triomphante du premier cordon-bleu de France et de Navarre, indiquait clairement que cette honorable personne venait d'entendre l'éloge formulé par Léon Randal.

Au bout de moins d'une minute, les plats étaient rangés en bon ordre sur la table, et l'escadron des bouteilles poudreuses, placées à portée de la main, sur une table plus petite, attirait et réjouissait le regard.

Monique Clerget et Marie-Jeanne se retirèrent.

— Laissez-moi vous servir comme autrefois, dit Olympe Silas en remplissant l'assiette et le verre de Gontran ; et, ajouta-t-elle en riant, si nous devons, après le repas, échanger des coups

de couteaux, n'échangeons du moins tant qu'il durera que des toasts et des sourires.

—J'y consens de grand cœur, répliqua le baron en examinant avec attention, pour la première fois depuis son arrivée, l'importune maîtresse dont la présence était pour lui le plus gênant des obstacles et la plus funeste des calamités.

Olympe portait ce costume de velours noir que nous avons décrit; l'émotion qu'elle venait d'éprouver avait passagèrement coloré d'un rose vif ses joues habituellement pâles. Le baron ne put s'empêcher de s'avouer à lui-même qu'ainsi déguisée elle était le plus ravissant de tous les jeunes gens ou la plus séduisante de toutes les jolies filles.

Il le pensa, mais nous connaissons assez Gontran pour être convaincu d'avance qu'il se garda bien de le dire.

Le repas ne brilla point par l'entrain et par la gaieté folle des convives, mais, à tout prendre, il y eut moins de roideur, moins de contrainte qu'on n'aurait dû l'attendre de gens absolument dominés par de si graves préoccupations.

Deux ou trois fois Gontran essaya d'amener l'entretien sur le sujet qui lui tenait au cœur; mais à chacune de ces tentatives, Olympe l'arrêtait en posant un doigt sur ses lèvres, et elle lui disait en souriant :

—Silence, mon ami, le moment de jouer des couteaux n'est point encore venu, le duel ne commencera qu'au dessert, vous le savez bien. Mais, soyez tranquille, nous ne perdrons rien pour attendre.

Enfin, Monique Clerget apporta sur la table le café brûlant accompagné d'une bouteille au gros ventre, de verre transparent, remplie de cet admirable kirsch de Fougerolles qui n'a pas son pareil au monde et que nous déclarons bien supérieur au kirsch de la Forêt-Noire.

—Vous avez des cigares, je suppose, mon ami, dit Olympe en roulant une cigarette entre ses doigts mignons.

Gontran tira de sa poche son étui rempli de *puros*, il en choisit un et l'alluma.

—Maintenant, continua la jeune femme, je ne vois aucune raison, bonne et valable pour reculer un entretien nécessaire. Engagez le fer, je suis prête.

—C'est en vérité fort heureux, murmura Gontran.

—Et surtout, reprit Olympe, restons calmes, quelles que soient les désagréables que nous puissions avoir à nous dire. Élever la voix dans la discussion, m'a toujours semblé la chose du monde la plus déplorable, sans compter que les cloisons de cette auberge sont en papier mâché, et que, depuis le corridor ou depuis la chambre voisine, une oreille curieuse ne perdrait pas un seul mot de notre entretien si nous avions l'imprudence de parler un peu plus haut que de raison. Je tâcherai de vous donner l'exemple de la modération. M'imiterez-vous ?

—Je ferai du moins de mon mieux.

—Bravo! baron; je n'attendais pas moins de votre courtoisie.

—M'est-il permis, maintenant, de vous adresser une question ?

—Ah! je le crois bien, et non pas une, mais dix, mais vingt, mais cent! Je m'empresserai d'y répondre, que voulez-vous savoir ?

—D'abord et avant tout, comment il se fait que vous soyez ici ?

—Ma réponse sera bien simple, j'y suis parce que vous vous y trouvez vous-même.

—Par qui ma présence dans les Vosges vous a-t-elle été révélée ?

—Par le hasard. Je vous croyais très-fermement en Angleterre ainsi que ne manquait pas de me le répéter tous les huit jours votre ami le vicomte Georges, et, soit dit entre parenthèse, cette naïve crédulité de ma part devait vous divertir infiniment tous les deux. Or, j'avais la sottise de me désoler outre mesure de votre longue absence, et j'allais régulièrement deux ou trois fois par semaine demander à votre concierge s'il recevait des nouvelles et s'il vous attendait bientôt. Je dois ajouter que ce fonctionnaire incorruptible répliquait sans la moindre variante que depuis votre départ il n'avait pas entendu parler de vous, et que le moment de votre retour était pour lui chose inconnue. Lors de ma dernière visite (il y a de cela quatre ou cinq jours), je venais d'obtenir la réponse habituelle et j'allais me retirer, quand j'aperçus, sur la table de la loge, un petit paquet qui portait votre nom et que sans doute on allait porter au chemin de fer. Je lus l'adresse à la dérobée, elle était ainsi conçue : *Monsieur le baron de Strény, au château de Rochetaille, près Epinal, département des Vosges.* Donc vous étiez en France et non point en Angleterre. Donc il y avait un mystère dans votre conduite et une trahison sous jeu puisque vous aviez si grand soin de vous cacher de moi.

Olympe s'interrompit pendant une seconde afin de rallumer sa cigarette.

Le baron profita de ce temps d'arrêt pour s'écrier avec un éclat de rire un peu contraint :

—Peste, chère enfant, quelle logique !

—Inattaquable et écrasante, n'est-il pas vrai ? répliqua la jeune femme. Or, il est un rôle que je n'accepterai jamais, c'est celui de dupe. J'ai voulu éclaircir mes doutes, je suis partie et me voilà.

—Et vous voilà ! répéta Gontran, ah ! pardieu, je le vois bien que vous voilà !

—Ce qui vous remplit de la joie la plus vive, n'est-ce pas ? demanda la jeune femme à brûle pourpoint en regardant Gontran bien en face.

—Votre présence me ravit toujours, vous le savez bien, fit le gentilhomme sans trop d'embarras. Mais j'avoue franchement qu'aujourd'hui la joie qu'elle me cause est mêlée de quelque surprise... Ce costume?... ce déguisement ?

—Ce déguisement ? Hâtez-vous, très-cher, de m'en témoigner toute votre reconnaissance comme de la plus délicate attention ! Si j'ai quitté les vêtements de mon sexe et pris ceux du vôtre, c'est par égard pour vous. Léon Randal, étudiant en droit, est un ami très-acceptable pour le baron Gontran de Strény, tandis que Mlle Olympe Sila était compromettante à l'excès. Voilà pourquoi je me suis fait homme.

—Merci de l'attention ! répondit le baron non sans quelque ironie. Mais maintenant que votre coup de tête est réalisé, vous devez en être aux regrets.

—Aux regrets ! moi ? Ah ! ah ! Croyez-vous ?

—Sans doute, puisque vous avez désormais la preuve que vos soupçons étaient absurdes, que votre malheureuse tendance à la jalousie avait dévoyé complètement cette logique dont vous vous vantez, et que, si quelque chose au monde ne ressemblait

en rien à une trahison, c'est à coup sûr l'existence calme et patriarcale que je mène au fond de ce vieux château de province.

Olympe réussit à donner à sa physionomie fine et mobile une expression presque ingénue.

—Peut-être, en effet, avez-vous raison, dit-elle avec l'apparence d'une entière bonne foi; peut-être me suis-je laissée égarer par des soupçons dénués de fondement... Mais, cependant, vous ne vivez pas seul au château de Rochetaille...

—J'y reçois l'hospitalité d'une parente, la comtesse de Kéroual.

—Ah! et comment est-elle, cette parente?

—C'est la meilleure personne du monde.

—Je ne vous parle point de ses qualités morales. Je veux savoir si elle est belle.

—Elle ne l'a jamais été, ma pauvre cousine.

—Jeune?

—Tant s'en faut! Elle est veuve et mère de famille.

—Vous êtes bien certain de ne vous illusionner ni sur son âge, ni sur sa figure?

—Ah! par exemple, la question est bizarre! Il me semble que je m'y connais un peu, que diable! Pourquoi me demandez-vous cela?

—Parce que certaines personnes m'avaient affirmé que la comtesse de Kéroual était jeune encore et de la beauté la plus accomplie.

—Eh bien! chère enfant, ces personnes vous trompaient, ou se trompaient elles-mêmes... ou plutôt elles ne connaissaient pas la comtesse.

—Vous m'étonnez!

—D'où vient votre surprise?

—De ce que les gens qui m'ont renseigné sont du pays et connaissent parfaitement Mme de Kéroual. Je puis vous citer, entre autres, la maîtresse de cette auberge.

Gontran eut aux lèvres un nouvel éclat de rire, encore plus contraint que le premier.

—Quelles singulières autorités me citez-vous là! s'écria-t-il. On voit bien que vous êtes une Parisienne pur sang, que vous n'êtes jamais sortie du milieu des grandes villes et que les mœurs et les habitudes des campagnes vous sont parfaitement inconnues. Si vous aviez pratiqué quelque peu nos villageois, vous sauriez que pour eux c'est le plumage qui fait l'oiseau, et qu'à leurs yeux une femme est toujours jeune et belle quand elle possède un château, et quand ils la voient passer, habillée de velours et de soie, dans une calèche à huit ressorts...

Le baron s'interrompit.

—Mais pourquoi donc me regardez-vous ainsi? demanda-t-il.

—Parce que je suis curieuse d'étudier l'expression que prend votre visage lorsque vous mentez avec une si rare imprudence, répliqua nettement Olympe.

Gontran fit un brusque haut le corps.

—Je mens! répéta-t-il. Je mens, moi!

—Comme un laquais, mon cher.

Gontran devint pâle et murmura en serrant les poings:

—Ah! vous êtes bien heureuse de n'être qu'une femme.

—Parce que si j'avais d'un homme autre chose que le costume, vous me provoqueriez, n'est-ce pas? fit la jeune femme en riant.

—Certes, je ne laisserais point un homme répéter deux fois que j'ai menti! Je lui demanderais tout son sang pour laver une pareille injure.

—Et vous auriez tort, mon cher; car une balle brisant un crâne, ou la pointe d'une épée trouant une poitrine, ne changeraient pas le mensonge en vérité!

—Encore!

—Oui, mon très bon, encore et toujours. Et ne roulez pas des yeux furibonds puisque vous n'avez ici personne à extorquer. Abstenez-vous, en outre, je vous en prie, de dénégations nouvelles, elles seraient inutiles. J'ai vu Mme de Kéroual.

—Vous!

—Moi... si vous voulez bien le permettre.

—Et quand l'avez-vous vue?

—Hier.

—C'est impossible!

—Croyez-vous?

—J'en suis sûr. La comtesse n'est point sortie.

—D'accord. Mais, moi, je suis entrée dans le parc, tandis que vous étiez à la chasse. Le jardinier a dû vous dire que la lettre qui vous a fait venir ici ce matin lui avait été remise par un très-jeune homme. Ce jeune homme, c'était moi. Je me suis approchés sans bruit d'une tonnelle sous laquelle Mme de Kéroual lisait ou rêvait, et j'ai pu me convaincre par mes propres yeux qu'elle était jeune et qu'elle était belle. Ignorez-vous d'ailleurs que votre prochain mariage avec la comtesse est le secret de Polichinelle? Tout le monde s'en occupe dans ce village, c'est le bruit public, on ne parle pas d'autre chose, et si vous voulez que je fasse monter la maîtresse de cette auberge, elle s'empressera, croyez-le bien, de vous en faire ses compliments.

—Eh! ma chère, répliqua Gontran, ne savez-vous pas que le bruit public est presque toujours menteur.

—Soit! Je veux bien vous croire. Mais il me faut des preuves. Retournez au château... faites vos malles, et repartons demain, ensemble, pour Paris. Est-ce entendu?

—Non.

—Pourquoi?

—J'ai dans ce pays des intérêts qui ne me permettent pas de le quitter en ce moment.

—Des intérêts! Vous n'en avez pas d'autres que votre mariage!

Gontran fit un geste de colère, et comprenant enfin qu'il essaierait vainement d'abuser la clairvoyance d'Olympe, il résolut de tenir tête à l'orage, et il demanda d'un ton sec:

—Eh bien! quand cela serait?

—Cela est.

—Ne suis-je pas libre?

—Vous l'êtes incontestablement, mon cher, de chercher à prendre femme, mais je le suis aussi, moi, d'aller trouver la comtesse de Kéroual et de lui dire: "J'aime le baron de Strény, je l'aime malgré ses vices; je lui ai tout sacrifié! Moi qui ne vivais que pour le luxe et pour les joies de la vanité, je suis descendue sans me plaindre jusqu'à la gêne... presque jusqu'à la misère! Rendez-moi mon amant, madame!" Et la grande dame ne voudra pas voler son bien à la pauvre fille.

—Vous ferez cela, vous? demanda le baron d'une voix sourde et les dents serrées.

—Je le ferai, foi d'Olympe Silas ! et vous savez que, moi, je ne suis pas menteuse, et que ce que j'ai promis, je le tiens !

Gontran fut saisi d'une de ces rages qui rendent un homme capable de tout.

L'expression de ses yeux devint effrayante. Il prit un couteau sur la table et se souleva.

Olympe, impassible, eut aux lèvres un dédaigneux sourire et ne fit pas un mouvement.

—Eh bien ! dit-elle du ton le plus calme, allez donc ! Qui vous arrête ? J'attends ! Quand vous aurez tué votre maîtresse, vous n'épouserez pas la comtesse de Kéroual. La cour d'assise y mottra bon ordre.

Ces paroles tombèrent comme une douche glacée sur la folie furieuse de Gontran. Le couteau s'échappa de sa main tremblante, et il balbutia :

—Olympe ! Olympe ! vous voulez donc me perdre !

—Vous perdre ? répliqua la péchereuse. Oh ! pas le moins du monde, mon cher. Je veux vous garder pour moi seul, voilà tout. Je l'ai juré, et cela sera.

—Mais c'est de la haine !

—Non, c'est de l'amour ! Loin de moi la pensée de vous reprocher les sacrifices que j'ai faits, sinon pour vous, du moins à cause de vous, mais enfin je vous ai bien prouvé que je vous aimais. Vous n'avez pas le droit d'en douter. J'ai brisé sans hésiter une liaison qui non-seulement me faisait riche dans le présent, mais qui, de plus, assurait mon avenir. J'ai vu partir sans un regret mes chevaux et mes gens. J'ai fait prendre à mes diamants le chemin du mont de pitié. J'ai entendu mes bonnes amies dire de moi, avec toutes sortes d'inflexions compatissantes et moqueuses : « Cette chère

Olympe, elle qui faisait tant sa poussière, elle qui nous écla-boussait toutes, la voilà tombée dans la crotte ! Elle a congédié le prince Arkoff pour filer le parfait amour ! Quelle folie ! La pauvre fille ne retrouvera jamais ce qu'elle a perdu, et le baron Gontran de Strény, qui est un roué, se moquera d'elle ! » Elles ont dit cela, mon cher, et j'ai laissé dire ; que m'importe ? Seulement je ne jouerai point la *Dames aux Camélias* jusqu'au bout, je vous en prévient. Le rôle de Marguerite Gauthier est superbe, mais vous ne ressemblez guère à Armand Duval, mon très-bon, et nous changerons le dénoûment, si vous le voulez bien !

XXIII.—*La tête-à-tête (suite).*

Un silence de quelques minutes suivit les dernières paroles d'Olympe Silas.

L'étrange créature, dont une vive rougeur était venue colorer momentanément les joues pâles, et dont les yeux étincelaient sous le double réseau de ses longs cils de velours, souriait maintenant d'un air de triomphe contenu, et roulait entre ses doigts le papier de sa cigarette avec une *maestria* d'Andalouze.

Le baron, la tête basse et les sourcils froncés, s'absorbait dans une méditation dont la nature ne devait point être réjouissante, à en juger par l'expression triste et sombre de son visage.

—Olympe, dit-il tout à coup en relevant la tête.

—Gontran, répondit la jeune femme.

—Expliquons-nous franchement, car l'heure est décisive.

—Il me semble, non cher, que l'explication est en bonne voie, et, quant à la franchise, si l'un de nous deux en manque ici, je me permets de croire que ce n'est pas de moi.

—Ne récriminez point, ma chère Olympe, et écoutez-moi.

—Je ne demande pas mieux, mon très-bon, et vous pouvez compter que l'attention de votre humble servante vous est tout entière acquise.

—Je n'ai pas cessé de vous aimer et je vous aime plus que jamais.

—Ah bah !

—Sur mon honneur de gentilhomme, je vous le jure.

—Et c'est pour cela, sans doute, fit Olympe avec ironie, que vous éprouviez le besoin de me persuader que vous êtes en Angleterre, tan-



Olympe Silas.

dis que vous vous mariez dans les Vosges.

—Connaissez-vous ma situation ?

—J'en connais tout juste ce que vous avez jugé à propos de m'en apprendre vous-même, ce qui, certes, n'est pas beaucoup dire, car, sans vous offenser, vous ne brilliez point par la confiance.

—Un amour-propre bien naturel, une vanité tout au moins excusable, ne m'ont jamais permis de vous initier à certains détails humiliants pour un gentilhomme qui porte comme moi l'un des plus vieux noms de France. Je ne suis si vous me

comprenez...  
—Imparfaitement.

— Eh bien ! plus de périphrases, ni de réticences. Je suis ruiné.

— Je m'en doutais, et je m'en lave les mains ! Rendez-moi cette justice que s'il est quelqu'un dans le monde qui soit innocent de votre ruine, ce quelqu'un, c'est moi ! Des bouquets et des soupers, voilà le budget de vos dépenses avec moi ! Il est simple et n'est pas ruineux. Ah ! vous pouvez vous vanter, mon cher, d'être un homme aimé pour vous-même !

Aussi, chère enfant, s'écria le baron d'un ton pénétré, croyez bien que je rends pleine justice à votre désintéressement admirable et à la suprême délicatesse de vos sentiments ! Je connais vos sacrifices, je les apprécie, et mon vœu le plus cher, ma plus vive ambition, sont de les reconnaître un jour et de m'acquitter envers vous.

— Rien n'est plus facile. Retournons tous deux à Paris et vivons y comme nous pourrions, c'est tout ce que je vous demande. Il me reste beaucoup trop de meubles, j'en vendrai les trois quarts et je m'installerai fort bien, sur les hauteurs de la rue des Martyrs, dans un logement de six cents francs. Hein ? qu'en dites-vous ?

— Je dis, ma pauvre Olympe, que ce nouveau sacrifice serait complètement inutile.

— Je suis curieuse de savoir pourquoi ?

— Parce que la dette me déborde. Les gardes du commerce ont les mains pleines de lettres de change, illustrées de ma signature ! Les recors sont sur pied et veillent ! Je n'aurais pas fait cent pas sur le pavé de Paris sans être arrêté et mis à Clichy pour cinq ans.

— J'irais vous y voir tous les jours. On peut très-bien s'aimer à Clichy.

— S'aimer en prison ! quelle perspective ! Les grilles et les barreaux tuent l'amour.

— Pas le mien ! mais enfin je n'ai aucune raison pour tenir à Paris. Nous nous ailleurs, où vous voudrez.

— Partout où nous irons, il faudrait vivre, et je vous répète qu'à l'heure qu'il est je possède un peu moins que rien. Si vous voulez voir un homme qui se noie, regardez-moi ! Un mariage avec ma cousine était pour moi l'unique planche de salut, et, cette planche, vous la brisez.

— Oui, je la brise, et sans hésiter ! J'aime mieux vous voir à Clichy que séparé de moi par un mariage.

— Mais réfléchissez donc, chère enfant aveugle ! Réfléchissez que ce mariage me remettrait à flot, qu'il me donnerait une fortune, et que vous redeviendriez riche en même temps que moi, puisque rien ne serait changé dans nos relations, et qu'un lien plus étroit encore que par le passé, nous unirait l'un à l'autre.

— Je n'en crois pas un mot ! Aussitôt que vous cesseriez de me craindre, je tiendrais moins de place dans votre vie qu'une mouche qui vole.

— Je vous jure...

— Des serments ! interrompit Olympe en riant. Ah ! mon cher, vous me croyez donc bien naïve ! Voulez-vous que je vous raconte ce qui se passerait si je retirais mon opposition ? Vous voilà marié, vous voilà riche, vous vous conduisez en gentilhomme, vous m'envoyez un beau rang de perles, un bracelet, quelques billets de banque, et tout est dit. N'ai-je pas raison ?

— Non ! cent fois non !

— Ah ! que vous savez bien le contraire.

— Ainsi, rien ne peut vous convaincre ?

— Rien. N'essayez donc plus, vous perdriez votre eloquence. Si seulement la comtesse était laide, mais elle est belle, belle comme un ange ! Avant six mois vous l'aimeriez, vous l'aimez déjà, peut-être.

— Puisque je n'aime que vous !

— C'est une redite, mon cher baron ! J'ai déjà répondu !

— Olympe, vous m'avez accusé de n'avoir pas de confiance en vous.

— J'ai formulé cette accusation, j'en conviens.

— Eh bien ! je vais vous prouver que votre erreur est manifeste. Je vais commettre une mauvaise action, je vais vous révéler un secret que personne au monde ne devrait connaître. Mais l'abord, y a-t-il, ici-bas, quelque chose de sacré pour vous, Olympe ?

— Il y a la mémoire de ma mère, de ma pauvre mère, morte de chagrin en me voyant entrer dans la route que j'ai suivie.

— Comme dans les mélodrames ! pensa le baron.

Puis, tout haut :

— Eh bien ! sur la mémoire de votre mère, jurez-moi que, quoiqu'il arrive, le secret que vous allez apprendre mourra dans votre sein.

La curiosité de la pécheresse était surexcitée au plus haut point par ces précautions oratoires.

— Oui, fit-elle vivement, oui, je le jure.

— Sachez donc qu'en épousant ma cousine, j'épouserai une mourante. Cette femme qui vous inspire de la jalousie n'a pas trois mois à vivre.

Olympe tressaillit.

— Allons donc ! répliqua-t-elle, vous voulez me tromper encore ! J'ai vu Mme de Kéroural, je vous le répète ! elle est un peu pâle peut-être, un peu frêle, mais elle se porte aussi bien que moi.

— •En apparence, oui, je le sais, mais c'est une apparence menteuse. La comtesse est atteinte depuis longtemps déjà par une maladie organique dont les progrès latents augmentent d'heure en heure et deviendront bientôt visibles pour tous les yeux. Son arrêt a été prononcé, il y a un an, par l'un des plus illustres médecins de Paris, un prince de la science. Il n'a révélée qu'à moi ce terrible secret, et ma pauvre cousine vit tranquille et confiante, sans se douter que ses jours sont comptés, car, je vous le répète, les arrêts du docteur \*\*\* sont sans appel. Avant trois mois tout sera fini, et cette union qui vous épouvante n'est autre chose, en réalité, qu'un *mariage in extremis*.

— Mais, demanda Olympe, vivement impressionnée par ce qu'elle venait d'entendre, comment se fait-il que le docteur Louis Perrin, ce jeune médecin qui paraît fort intelligent et qui va souvent au château de Rochetaille, ne se préoccupe point de l'état de la comtesse, et ne cherche pas à combattre les progrès de cette maladie latente dont, selon vous, le dénouement est si proche !

— Eh ! chère enfant, que me dites-vous là ! répliqua le baron. Pouvez-vous bien comparer un pauvre diable de médecin de campagne à l'une des gloires de la science médicale ? Le docteur Louis Perrin qui, je pour l'accorder, n'est pas tout

à fait un âne, peut traiter à merveille la fluxion de poitrine et la fièvre tierce, mais l'expérience consommée et la profondeur de vues des grands maîtres lui font absolument défaut. Il ne s'aperçoit même pas que la comtesse est mortellement atteinte, et, quand éclateront les terribles symptômes, il n'y comprendra rien, parce qu'il n'aura rien prévu, ni rien deviné.

—Si je pouvais vous croire, murmura la pécheresse.

—Douter serait folie ! d'ailleurs, la preuve ne se fera guère attendre. Instruit par le docteur \*\*\* des diagnostics qui échappent à tous les regards, excepté aux siens, je constate jour par jour, et pour ainsi dire heure par heure, les progrès du mal, et je vous le répète, la crise suprême est près d'éclater.

—L'expérience a démontré bien souvent, vous le savez aussi bien que moi, que les oracles des princes de la science, comme vous dites, n'étaient pas infaillibles, répliqua Olympe.

—Dans certains cas, vous avez raison, lorsque les forces vitales viennent tout à coup, et d'une manière imprévue, prendre le dessus sur la maladie. Mais il en est d'autres où l'erreur est impossible, et celui-ci est du nombre. Armez-vous donc de patience, ma belle et chère Olympe. Croyez en moi... ne précipitez rien... ne vous opposez plus à ce mariage qui me rendra riche, et songez que bientôt il me sera possible de vous restituer ce luxe, cadre éclatant et nécessaire de votre radieuse beauté ! Vous brillerez encore à Paris ! Vous serez entre toutes, comme autrefois, la plus charmante et la plus fêtée ! Les diamants, plus nombreux que jadis, étincelleront de mille feux dans vos écrius renouvelés ! les doigts de fées de couturière-de génie, ces grandes artistes, uniront, pour vous en couvrir, les velours, les soies, les dentelles, et quand viendra l'heure du bois, des chevaux de sang, à cocardes rouges, piafferont sous la main d'un gros cocher poudré, près du perron de votre hôtel.

Olympe écoutait cette tirade en souriant doucement au lyrisme de Gontran, et peut-être aus-i quelque peu aux horizons pompeux qu'il faisait miroiter devant elle.

—Si tout cela ne me tentait point, répondit-elle au bout d'un instant, je ne serais pas fille d'Eve. Mais, je vous l'ai dit et je vous le répète, il est un rôle que je n'accepterai jamais, c'est celui de dupe. Vous m'aimez encore, je le crois. Vous êtes de bonne foi, je l'espère. Je veux bien attendre avec calme... ne rien briser... ne rien entraver... mais il me faut les preuves promises avant de vous laisser le champ libre et le chemin ouvert ! Je reste ici, c'est un poste d'observation d'où je pourrai tout voir, tout surveiller, tout empêcher au besoin ! Qu'un mensonge de vous me soit révélé, et le scandale éclatera, je vous le jure, terrible et rapide comme la foudre ! Que les prédictions du docteur \*\*\* commencent au contraire à se réaliser, et je vous laisserai devenir le mari de la comtesse de Kéroual, mais seulement dans le cas (et je vous emprunte l'expression dont vous vous serviez tout à l'heure), seulement dans le cas où cette union serait un mariage *in extremis*.

—Vous voulez absolument qu'il en soit ainsi ? demanda Gontran, dont un tremblement presque imperceptible agita la voix.

—Oh ! absolument, mon très-cher ; et vous savez que quand j'ai dit mon dernier mot, c'est comme si tous les notaires de France et de Navarre y avaient passé.

—Peut être vous faudra-t-il attendre pendant plus d'un mois.

—Bah ! le temps passe vite, et d'ailleurs le déjeuner dont les débris jonchent cette table a dû vous prouver surabondamment que l'on vit à merveille à l'auberge du *Chevreuil-d'Argent*.

—Et comptez-vous pour rien l'ennui ?

—Nous ne sommes pas loin d'Epinal, j'irai chercher des livres à quelque cabinet de lecture. Je compte bien, en outre, recevoir assez souvent vos visites. Car vous viendrez me voir, n'est-ce pas ?

—Certes, et le plus souvent possible.

—Avec un espoir si charmant, l'ennui ne pourra pas arriver jusqu'à moi.

—Mais n'est-il point à craindre que votre présence indéfiniment prolongée dans ce village, ne cause quelque surprise, ne fasse faire des commentaires, des suppositions ?

—Pourquoi donc ? Un étudiant qui fait l'école, cela n'est pas suspect ! Le pays me plaît, la cuisine m'enchant, les robustes attrait de la grosse Marie Jeanne font battre mon cœur, triple motif pour rester ici. Qui donc, je vous en prie, pourrait s'en étonner ? Et, d'ailleurs, ne discutons pas ! A défaut d'autres bonnes raisons, cela sera, parce que je le veux.

Gontran baissa la tête avec la résignation de l'homme désarmé qui subit la loi du plus fort.

—Soit, murmura-t-il, restez donc et que votre volonté soit faite !

En disant ce qui précède, le baron se leva.

—E-t-ce que vous songez à me quitter ? demanda vivement Olympe

—Il le faut.

—Déjà ?

—J'ai une longue course à faire avant de retourner à Rochetaille.

—Allez donc, mon ami, mais songez que j'ai hâte de vous revoir. Quand vous reverrai-je ?

—Bientôt.

—C'est trop vague, fixez un jour.

—Fixez-le vous-même.

—C'est aujourd'hui mardi, voulez-vous que je vous attende vendredi ?

—Vendredi, c'est convenu.

—Viendrez-vous partager mon déjeuner ?

—De grand cœur.

—A vendredi donc, et pensez à moi, mon bien cher Gontran, comme de mon côté je vais penser à vous.

Les deux amants, dont l'un détestait l'autre de toutes ses forces, échangèrent un baiser, et le baron descendit à l'écurie où Jean-Louis, sous sa direction, sella et brida son cheval.

Gontran après avoir répondu gracieusement aux saluts et aux sourires de Monique Clerget, se mit en selle et sortit de la cour du *Chevreuil-d'Argent*.

Une fois dans la rue, au lieu de guider sa monture dans la direction du château de Rochetaille, il lui fit prendre au plus rapide galop le chemin d'Epinal.

Une fois en ville, et il y arriva promptement, car il dévorait l'espace, il mit son cheval à l'auberge et se dirigea du côté de la bibliothèque publique, laquelle n'était jamais visitée que par un digne vieillard décoré du titre et des fonctions de conservateur.

Gontran parcourut lentement la vaste salle, examinant en

connaisseur émérite les livres et des manuscrits curieux, et n'étant en réalité soumis à aucune surveillance, car le conservateur, la tête coiffée d'un ample bonnet de soie noire, dormait profondément sur son pupitre, et faisait même retentir, à des intervalles irréguliers, un ronflement sonore.

Le classement de la bibliothèque d'Epinal était fait d'une façon régulière et irréprochable.

Le baron de Strény arriva donc très facilement à découvrir les rayons sur lesquels se prélassaient les ouvrages anciens et modernes relatifs aux sciences médicales, et il parut accorder à plusieurs d'entre eux une attention toute particulière.

Un vieux petit volume in-18, relié en veau et à tranches rouges, sembla surtout exciter chez lui l'intérêt le plus vif, car il le feuilleta longuement.

Lorsqu'il quitta la bibliothèque, au bout de plus d'une heure, le conservateur aurait vainement cherché, à sa place habituelle, le petit volume à tranches rouges.

En revanche, il aurait pu retrouver ce bouquin vénérable dans l'une des poches de M. le baron Gontran de Strény.

Le petit volume en question, œuvre savante d'un spécialiste du dix-huitième siècle, portait ce titre : *Traité des poisons*.

#### XXIV.—Où l'œuvre de Gontran commence.

Quinze jours environ s'étaient écoulés depuis l'entretien auquel nous avons fait assister nos lecteurs, et qu'avait suivi la soustraction commise dans la bibliothèque d'Epinal par le baron Gontran de Strény.

Ce dernier, pendant ces quinze jours, avait fait trois ou quatre longues visites à Mlle Olympe Silas, fort mal cachée désormais sous le pseudonyme de Léon Randal.

Ces visites, nous devons le dire, scandalisaient fort Monique Clerget, mais le faux étudiant appréciait si bien ses talents de cordon-bleu, et se montrait pour elle si rempli de politesse et de prévenance, qu'elle ne se sentait pas le courage de l'engager à quitter l'auberge du *Chevreuil-d'Argent*.

La bonne dame craignait en outre de blesser profondément le baron de Strény, en signifiant un congé formel à une personne qui lui inspirait à coup sûr un intérêt fort vif, quel que fût d'ailleurs la nature de cet intérêt. La digne hôtesse se creusait la tête et se mettait l'imagination à la torture pour inventer des motifs plausibles d'innocenter les fréquentes relations du baron avec la jolie femme, déguisée en joli garçon, qui semblait avoir élu domicile au village de Rixviller.

Afin d'arriver à ce but, elle créa un nombre infini de romans absurdes, et nous devons à la vérité de déclarer qu'elle n'arriva point à se convaincre elle-même.

Louis Perrin, quoique jeune encore, connaissait mieux que dame Monique le monde et sa corruption profonde. Il avait vécu à Paris, la ville où les vices éhontés coudoient les vertus sublimes, il ne se scandalisait donc pas de la conduite du baron de Strény, mais il s'en étonnait et s'en affligeait, car il éprouvait une sorte de culte pour la comtesse de Kéroual qui réalisait pour lui le type idéal de la beauté physique et morale, c'est-à-dire de la plus complète et de la plus touchante incarnation de la femme.

Tromper, dès avant le mariage, un être si parfait, lui semblait une invraisemblable et inexplicable monstruosité.

Par moments il en arrivait à se dire que le bruit public était peut-être menteur, que sans doute il n'existait aucun projet de mariage entre la comtesse et le baron, et que les liens de famille qui les unissaient ne devaient point se métamorphoser en des liens plus étroits.

Ceci étant admis, le baron se trouvait libre, et ses façons d'agir devenaient parfaitement naturelles et justifiables.

—Que m'importe d'ailleurs? se disait parfois le médecin avec impatience, lorsqu'il était fatigué d'évoquer successivement le pour et le contre dans son esprit, Mme de Kéroual n'est que ma cliente, je dois veiller sur sa santé et tout le reste ne me regarde pas.

Puis, malgré cette profession de foi d'indifférence, il ajoutait mentalement :

—Pauvre jeune femme, que sa mauvaise étoile sacrifie à un homme indigne d'elle, qui ne l'aime pas et qui ne la rendra pas heureuse! Quel dommage! Ah! si j'avais un nom, une fortune! Mais je ne suis rien, rien qu'un pauvre médecin de campagne; il ne faut pas laisser naître en mon âme des rêves insensés, et, s'ils naissent malgré moi, il faut les étouffer.

Gontran, lui, n'avait jamais été plus affectueux, plus tendre avec Mme de Kéroual; jamais il n'avait plus habilement enveloppé la jeune femme dans les effluves magnétiques de cette séduction dont il était si amplement doué.

Léonie se croyait ardemment aimée, aimée jusqu'à l'adoration; elle se sentait heureuse dans le présent, heureuse dans l'avenir. Elle était reconnaissante envers Dieu de tous les dons qu'il lui prodiguait, et son bonheur doublait sa beauté, en lui mettant au front une sorte de rayonnement.

(La suite au prochain numéro.)

Nous espérons que nos lecteurs et surtout nos lectrices nous pardonneront le retard involontaire que nous leur avons fait subir dans la réception de notre Journal. Un accident arrivé à une de nos presses en a été cause. Nous ferons en sorte que la chose ne se répète pas.

## LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant un an.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit : LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1959 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.